

Imre Kertész

Articles publiés dans Le Monde

L'écrivain hongrois Imre Kertész, Prix Nobel de littérature, est mort

LE MONDE | 31.03.2016 | Par Florence Noiville

L'écrivain hongrois et prix Nobel de littérature 2002, Imre Kertész, à Augsburg en novembre 2007.

Il était l'un des derniers survivants d'Auschwitz. Dans son discours de Stockholm, il disait d'ailleurs que cela résumait peut-être sa véritable histoire : « Être mort une fois pour continuer à vivre. » L'écrivain hongrois Imre Kertész, Prix Nobel de littérature en 2002, s'est éteint à l'aube, jeudi 31 mars à son domicile de Budapest, où il était revenu s'établir après avoir résidé en Allemagne jusqu'en 2013. L'auteur d'Être sans destin (Actes Sud, 1998) souffrait d'une maladie de Parkinson. Il était âgé de 86 ans.

On le revoit en compagnie de son épouse, Magda, dans son lumineux appartement de Meinekestrasse à Berlin – ou bien à deux pas de là, à l'hôtel Kempinski où il avait ses habitudes près de la cheminée –, les mains croisées sur le pommeau de sa canne, son fameux chapeau mou jamais très loin, ses lunettes rondes pendant sur son ventre – rond lui aussi. « Vous remarquerez que je ne me suis pas suicidé, nous avait-il dit un jour avec un sourire. Tous ceux qui ont vécu ce que j'ai vécu, Celan, Améry, Borowski, Primo Levi... ont préféré la mort. »

Créer à partir du non-sens

Kertész, lui, avait un fol appétit d'exister. Ce pessimiste qui avait fait le pari de la vie entendait la boire jusqu'à la dernière goutte. Parce que vivre était synonyme de créer et que créer était transformer la matière la plus abjecte de l'humain en quelque chose de fortifiant, d'éclairant et d'intemporel, la littérature. Faire du sens avec du non-sens. L'art comme réponse. Recours et secours à la fois. Dans L'Holocauste comme culture (Actes Sud, 2009), Kertész avait eu cette formule saisissante :

« Je peux dire peut-être que cinquante ans après, j'ai donné forme à l'horreur que l'Allemagne a déversée sur le monde (...), que je l'ai rendue aux Allemands sous forme d'art. »

Né le 9 novembre 1929, à Budapest, dans une modeste famille juive, d'un père marchand de bois et d'une mère employée, Kertész – prononcer Kertéss, un nom qui signifie « jardinier » en hongrois – est déporté en 1944, à l'âge de 15 ans. D'abord à Auschwitz puis à Buchenwald et dans le camp satellite de Zeits, en Allemagne. L'écrivain racontait sobrement son retour d'enfer, en 1945. Lorsqu'il avait voulu prendre un bus à Budapest et qu'on lui avait demandé de payer son ticket. Lorsqu'il s'était aperçu que l'appartement où il avait grandi avec ses parents était « occupé » par d'autres. Lorsqu'il avait compris que sa famille avait été exterminée et qu'il était seul... « C'était étrange, dira-t-il. Comme j'étais encore un enfant, je devais aller à l'école, alors que j'avais, si l'on peut dire, une certaine expérience de la vie... » Cette « expérience » est d'une certaine façon synthétisée dans Liquidation (Actes sud, 2004), où le personnage principal expose son « idée de base » : « Le mal est le principe de la vie (...). Ce qui est véritablement irrationnel, c'est le bien. » Toute l'œuvre de Kertész interroge la façon dont on peut survivre à cette idée.

Une langue qui « entre dans la chair »

Dans les années 1950, sous la dictature stalinienne, Imre Kertész devient journaliste. Mais le journal pour lequel il travaille se transforme bientôt en organe officiel du Parti communiste. Incapable d'écrire sur ordre, Kertész est mis à la porte. Il décide alors de devenir écrivain et vit avec sa femme dans une chambre minuscule, totalement en marge de la société hongroise. Il survit en écrivant des comédies musicales et en traduisant de grands auteurs germanophones – Nietzsche, Freud, Hofmannsthal, Canetti, Wittgenstein, Joseph Roth... « L'allemand reste pour moi la langue des penseurs, pas des bourreaux », disait-il non sans panache. En 1960, il commence son grand « roman de dé-formation ou de formation à l'envers » qu'est Être sans destin. Il mettra treize ans à l'écrire. Lorsque le livre sort en Hongrie, en 1975, il est accueilli de façon glaciale – de même que le sera son prix Nobel quelque trente ans plus tard. Interrogé par Le Monde en 2005, Kertész expliquait que le titre de ce qu'il persistait à appeler « roman » était « une conséquence éthique » de la Shoah : « Ce que je voulais décrire, c'est comment, dans un univers concentrationnaire, un adolescent pouvait être méthodiquement spolié de sa personnalité naissante. C'est l'état dans lequel vous vous trouvez lorsqu'on vous a confisqué jusqu'à l'idée même de votre histoire. Un état où il est interdit de se confronter à soi-même. Tout le défi du roman consistait à inventer une langue qui lie ces notions et indique une existence verrouillée. »

Cette langue – un phrasé extrêmement personnel, mélange unique de détachement apparent et de distance sarcastique –, cette langue « atonale », comme il la qualifiait, mais dont il a toujours voulu qu'elle « entre dans la chair » de son lecteur, Kertész expliquait qu'elle lui venait indirectement de Camus. Il avait souvent raconté comment à 25 ans il était un jour, par hasard, tombé sur L'Étranger. « Je me suis dit : ce livre est si mince qu'il ne va pas me coûter trop cher... J'ignorais tout de son auteur et j'étais loin de soupçonner que sa prose allait me marquer à ce point. En hongrois, L'Étranger était traduit par L'Indifférent. Indifférent au sens de détaché – du monde, de lui-même. Mais aussi au sens d'affranchi, c'est-à-dire d'homme libre... »

L'« affect » de l'Histoire

Un homme libre. Imperméable à toute sorte de pose, sociale ou littéraire : voilà ce qu'aura été Imre Kertész toute sa vie. A travers ses livres traduits tous chez Actes sud, dont Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas (1995), Liquidation (2004), Le Refus (2002) ; Journal de galère (2010), Le Chercheur de traces (2003)... – l'écrivain se présentait comme quelqu'un qui, « du nazisme au stalinisme, aura accumulé suffisamment de savoir intime sur la dictature » pour la traduire en une expérience créatrice. Une œuvre où « l'affect » de l'Histoire est aussi présent que la mémoire des crimes. Où l'écrivain cherche à cerner comment l'un et l'autre façonnent nos destins, fût-ce à notre insu. Une œuvre où l'humanisme triomphe toujours, du moins sur la page. Et où la notion de liberté rejoint toujours celle du langage. « Briser de l'intérieur des limites de la langue », voilà l'objectif que s'était imposé Imre Kertész.

Dans *La Vocation de l'écriture : la littérature et la philosophie à l'épreuve de la violence* (Odile Jacob, 2014), le philosophe Marc Crépon note ainsi que pour Kertész, l'écriture n'est pas seulement « une technique de survie », une manière d'échapper au « bourbier de l'inexistence ». C'est aussi un acte de résistance profondément éthique. « Dans les sociétés totalitaires, le “consentement au meurtre” va de pair avec le renoncement à la vérité, le culte de son illusion (sous la forme d'un dogme imposé) et les ruses du mensonge organisé. Le langage ainsi livré à la puissance de ceux qui ont tout pouvoir de le manipuler est d'abord un enfermement. » Marc Crépon souligne que pour Kertész, qui s'est toujours appliqué à étudier la façon dont s'élabore la langue de toutes les dictatures, écrire consiste justement à « ouvrir une brèche à travers laquelle luit l'étincelle d'une liberté possible ».

« Auschwitz n'a pas été un accident de l'Histoire »

Kertész avait « mal » lorsque les Hongrois lui reprochaient d'être le seul prix Nobel national alors même qu'il ne glorifiait pas la « hungaritude ». Il avait mal lorsqu'il voyait la Hongrie d'aujourd'hui « envoûtée par Viktor Orban comme par le joueur de flûte de Hamelin ». Il ne cachait pas son désarroi face à la situation d'un pays gangrené par l'antisémitisme et la « culture de la haine », où les rampes de métro, disait-il, sont couvertes d'affiches qui lui rappelaient douloureusement « celles du Parti des Croix fléchées en 1938 », parti nazif fondé en 1939 par Ferenz Szalasi. Il ne cachait pas son « effarement » devant la recrudescence de l'antisémitisme tout comme le risque de voir « les gardes-frontières qui entreprennent de défendre l'Europe contre la barbarie montante » devenir « à leur tour des fascistes ». « Auschwitz n'a pas été un accident de l'Histoire », déclarait-il au Monde en 2015, « et beaucoup de signes montrent que sa répétition est possible ».

Pourtant – hormis peut-être dans son dernier ouvrage, *L'Ultime auberge* (2015) où l'on trouve ça et là quelques remarques déconcertantes de sa part (mais peut-être dues au grand âge ?) sur l'Europe et sur l'Islam – il y a toujours quelque chose de profondément lumineux et d'éminemment généreux chez Kertész. Qu'il vous prenne par la main et vous emmène en promenade au bord du lac Balaton ou le long des rives du Danube, qu'il vous parle de musique, de Bach, Wagner ou Schönberg, ou encore de « ses vieux amis », Musil, Arendt, Thomas Mann, Beckett et surtout Kafka, l'écrivain nous apprend humblement et intelligemment à tout savourer. A ne rien attendre. Dans son *Journal de galère* (2010), il note cette phrase de Lao Tseu qui lui va comme un gant : « “Non pas vivre en esclave de son avenir” mais “dans la liberté infinie de sa finitude”. »

La mort, qu'il avait frôlée si précocement et de si près, Imre Kertész s'y préparait en un sens depuis toujours. Afin qu'elle ne l'atteigne pas « comme un accident ou comme un malfrat qui vous assommerait au coin de la rue », il travaillait à « atteindre la sagesse d'une vie qui enseigne le savoir de l'aboutissement ». Lui qui avait côtoyé la barbarie n'avait jamais perdu son sens de l'humour si typique des écrivains de la Mitteleuropa. Un jour qu'il était descendu à l'hôtel Raphaël, à Paris, il nous avait confié en souriant : « Il ne fait sûrement pas bon être mort, mais avec le temps on doit pouvoir s'y faire... »

Florence Noiville

Imre Kertész : « Auschwitz n'a pas été un accident de l'Histoire »

LE MONDE | 27.01.2015 | Propos recueillis par Nicolas Weill

Imre Kertész, Prix Nobel de littérature (2002), a été déporté lors de la mise en œuvre de l'extermination des juifs de Hongrie, après l'occupation de ce pays par l'armée allemande en 1944. Envoyé d'abord à Auschwitz, en Pologne, puis à Buchenwald et dans le camp satellite de Zeitz, en Allemagne, il survit à la guerre et retourne dans son pays en voie de stalinisation, où il deviendra journaliste, traducteur et auteur. L'essentiel de son œuvre s'attache à transmettre cette expérience de la déportation et de la Shoah, dont il estime que, bien loin d'être le monopole des survivants, elle doit être à la fois une expérience humaine et universelle.

Dans «Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas» (Actes Sud, 1995), vous dites qu'à une « certaine température, les mots perdent leur consistance», deviennent «liquides». N'y a-t-il pas là un pessimisme fondamental, l'idée qu'il serait finalement impossible de mettre Auschwitz en mots ?

Je suis étonné d'avoir écrit cela ! Tout le monde dit que je suis pessimiste, pourtant je me suis contenté, depuis très longtemps, de raconter ce que j'ai vécu. *Etre sans destin* (Actes Sud, 1998) est un récit de ma déportation, construit à partir de mon expérience personnelle. Mais quiconque a connu l'horreur d'Auschwitz a dû réécrire sa biographie et est devenu différent de ce qu'il était avant d'y être allé. Comprendre comment on est parvenu à détruire en si peu de temps physiquement et moralement six millions de juifs, quelle est la technique qui a été employée pour exterminer une telle masse de gens, voilà ce qui m'a toujours intéressé. Dans *Etre sans destin*, que j'ai mis treize années à écrire, j'ai choisi d'adopter le point de vue d'un enfant qui est le héros du récit, du roman ; parce que, dans les camps de concentration comme dans la dictature, on rabaisse l'homme à un niveau infantin. Tout, même ce qui ne l'est pas, y devient «naturel». Jusqu'à aujourd'hui, je me suis appliqué à étudier la façon dont s'élabore la langue de toutes les dictatures.

De cette expérience des camps, quel est l'«acquis» négatif qui vous paraît le principal à transmettre aujourd'hui et demain ?

L'adaptation. Pour moi, les vingt premières minutes de l'arrivée au camp sont les plus importantes. Tout se joue dans ces vingt minutes-là. C'est cela qu'il faut décrire avec les plus grands détails. Beaucoup de survivants ont préféré oublier leur processus d'entrée dans cet univers – or, là en est la leçon la plus importante. Sous la dictature de Matyas Rakosi [1892-1971, premier dirigeant de la Hongrie communiste à l'époque stalinienne], j'ai pu aussi observer ce processus à l'œuvre, surprendre les gens en train de changer, de devenir autres... J'ai rédigé *Etre sans destin* sous le régime de Janos Kadar [1912-1989, dirigea la Hongrie après la répression du soulèvement de 1956]. A cette époque, en 1964, le titre de l'ouvrage d'Hannah Arendt, *Eichmann à Jérusalem. Rapport sur la banalité du mal* – le titre résonnait juste pour moi, avant même que je puisse accéder à son contenu, ce

qui, à l'époque, était fort difficile –, m'avait beaucoup stimulé, tant je me sentais sur la même longueur d'onde que cette expression.

Et quel sens prend pour vous cette notion de «banalité du mal» ?

Mon souci principal, encore une fois, est d'analyser la manière dont les gens sombrent dans le totalitarisme. J'ai ainsi rencontré beaucoup d'individus soupçonnés d'avoir été des dénonciateurs sous le régime soviétique. Eux, bien sûr, n'avaient pas été. Disons plutôt qu'ils ne se souvenaient pas de cette période de leur vie. Cette même attitude, je l'avais remarquée après la libération de Buchenwald par les Américains. Le général Patton a exigé que les civils allemands de Weimar viennent visiter le camp? : ces derniers devaient voir de leurs yeux ce que l'on y avait commis en leur nom. C'était le 11 avril 1945, le soleil brillait, j'étais encore là, assis à côté des baraques, et j'ai vu un groupe -conduit par les Américains arriver à un baraquement où gisaient des malades atteints du typhus. Les Allemands poussaient des cris d'horreur et d'effroi. Huit années durant, ces gens s'étaient pourtant habitués à avoir dans leur voisinage des détenus à qui il arrivait de traverser la ville au vu et au su de tous. Cette horreur, ils l'avaient vue passer, mais sans savoir.

Qu'est-ce qui a irrémédiablement changé avec Auschwitz ?

La basse continue de la morale humaniste, celle qui existe chez Bach avec des accords parfaits, des tonalités en mi majeur ou en sol majeur, une culture fermée où chaque mot signifiait ce qu'il voulait dire et seulement cela, voilà ce qui a disparu avec Auschwitz et le totalitarisme. Comme Arnold Schoenberg [1874-1951, qui a révolutionné le langage musical en renonçant au système tonal de sept notes] l'a fait pour la musique, j'ai découvert, avec mon écriture, une « prose atonale », qui illustre la fin du consensus et de la culture humaniste, celle qui valait à l'époque de Bach et ensuite. Dans *Etre sans destin*, j'ai renversé le Bildungsroman, le roman de formation allemand. On peut dire que mes livres sont des récits de la « dé-formation ».

Vous avez parlé, dans un recueil d'essais, de «L'Holocauste comme culture»(Actes Sud, 2009). Que vous inspire la renaissance de l'antisémitisme en Europe ? N'y voyez-vous pas comme l'annonce d'un échec de cette « culture d'Auschwitz », devenue si centrale, notamment après la chute du communisme ?

Cette recrudescence de l'antisémitisme, qui est un phénomène mondial, je la trouve bien entendu effarante. Avant même les attaques terroristes de janvier à Paris, j'avais fait la remarque que l'Europe était en train de mourir de sa lâcheté et de sa faiblesse morale, de son incapacité à se protéger et de l'ornière morale évidente dont elle ne pouvait s'extraire après Auschwitz. La démocratie reste impuissante à se défendre, et insensible devant la menace qui la guette. Et le risque est grand de voir les gardes-frontières qui entreprennent de défendre l'Europe contre la barbarie montante, les décapitations, la « tyrannie orientale », devenir à leur tour des fascistes. Que va devenir l'humanité dans ces conditions ? Auschwitz n'a pas été un accident de l'Histoire, et beaucoup de signes montrent que sa répétition est possible.

Dans «L'Ultime Auberge» (Actes Sud, 318 p., 22,80 euros), vous affirmez également que le « juif d'Europe », le juif assimilé, est « un vestige ». Pourquoi ?

Tout dépend de ce que l'on entend par judaïsme. J'ai fait ma bar-mitsva et me souviens qu'à cette occasion on m'avait offert une montre en or, que les gendarmes hongrois m'ont confisquée lorsque j'ai été arrêté et déporté. Est-on juif par naissance ou bien parce que l'on a été élevé dans cette tradition ? Je suis un Européen, j'ai été éduqué en Europe et je n'ai pas beaucoup de notions de la tradition juive. J'ai lu peu de philosophes juifs et ne suis pas citoyen d'Israël... Selon moi, il y a trois façons de percevoir le judaïsme européen après l'Holocauste : celle de Primo Levi, qui le regarde selon le point de vue d'avant Auschwitz, celui de la bourgeoisie assimilée ; celui de l'écrivain polonais Tadeusz Borowski [1922-1951, survivant d'Auschwitz et de Dachau], qui décrit Auschwitz ; et la troisième, la mienne, qui souhaite s'occuper des conséquences d'Auschwitz. En tout cas, je me sens juif quand on persécute les juifs.

A la différence d'autres survivants de la Shoah, vous avez conservé une relation -intime à la langue et à la culture allemandes, que vous parlez et traduisez en hongrois. Au point d'être allé vivre une dizaine d'années à Berlin, d'où vous êtes revenu récemment pour vous réinstaller à Budapest. Pourquoi ?

Je ne crois nullement que chaque Allemand porte le nazisme dans ses gènes, et je suis sur ce point en désaccord avec l'historien américain Daniel Goldhagen [auteur des *Boureaux volontaires d'Hitler* (Seuil, 1997), pour qui il aurait existé un « antisémitisme exterminateur » spécifique à l'Allemagne]. Ma relation à la langue allemande a quant à elle été déterminée par le fait qu'à l'époque de la dictature Rakosi il était impossible de trouver en Hongrie de la littérature correcte. Je me suis procuré des œuvres de Thomas Mann, et c'est grâce à la littérature allemande que j'ai réussi à me préserver de cette propagande réaliste soviétique. Nietzsche était considéré comme une lecture interdite pendant la période communiste, et je me suis mis à traduire *La Naissance de la tragédie* en hongrois à la fin de la période Kadar. Juste après la guerre, alors que j'étais un apprenti journaliste, je suis allé à l'Opéra. La Walkyrie était au programme. J'avais 19 ou 20 ans. A cette époque, on ne pouvait rien savoir de Wagner, et je n'avais pas la moindre idée de ce que je voyais sur scène, aucun livret n'était disponible. Et pourtant, cette représentation a déterminé ma vie.

Pensez-vous que dans l'ex-Europe -communiste la mémoire d'Auschwitz joue le même rôle qu'à l'ouest du continent?

Mon expérience d'Auschwitz est singulière et n'est guère comprise en Hongrie. C'est seulement maintenant qu'on commence à prendre quelques distances dans ce pays avec l'idée que dans ce camp il y a eu une « guerre germano-juive » ! En Europe occidentale, le travail sur l'Holocauste est certes plus avancé. Mais même les soixante-huitards allemands qui demandaient à leurs parents ce qu'ils avaient fait pendant la guerre n'ont pas obtenu de réponse à leur question. Il a manqué une génération.

Dans « Dossier K. » (Actes Sud, 2008), vous parlez de votre découverte de Kant. Y a-t-il une philosophie possible après Auschwitz?

Un jour, je suis parti en vacances avec ma première femme près du lac Balaton. A cause d'une pluie incessante, on ne pouvait ni se baigner ni aller à la plage. Tout ce qu'on pouvait faire, c'était se mettre sur une terrasse et lire. C'est alors que j'ai jeté un coup d'œil sur *La Critique de la faculté de juger*, et je n'ai pas pu reposer le livre. Cela a eu un effet incroyable sur moi, même si je ne pratique pas du tout la philosophie, et surtout pas en tant que discipline. Mais cette lecture m'a marqué. Ce que Kant m'a enseigné, c'est que le sujet, le moi, est au centre. Marx oppose le monde, la matière au moi. Dans un pays dont la philosophie officielle était le marxisme, la centralité du moi était une énormité. L'idée d'un monde extérieur absolument indépendant de moi ne m'a jamais plu. Je n'ai rien lu d'autre de Kant, et tout ce que j'en sais est dans cette œuvre. Il m'a enseigné que je suis, que rien n'est indépendant du moi, car si je meurs, le monde meurt avec moi.

(Traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzvai)

Parcours

9 novembre 1929 : Imre Kertész naît dans une famille juive de Budapest.

1944 : à 15 ans, il est arrêté et déporté à Auschwitz, puis dans le camp de travail de Zeitz. Il est libéré par les Américains à Buchenwald. Il retourne à Budapest où il devient journaliste, auteur de comédie, traducteur, et un écrivain au style ironique.

1975 : parution en hongrois du récit de sa déportation *Etre sans destin*. La plupart de ses œuvres sont axées autour de la Shoah.

2002 : prix Nobel de littérature. Installation à Berlin jusqu'en 2013, avant de retourner à Budapest après la maladie de Parkinson qui le frappe.

Forces vitales d'Imre Kertész

LE MONDE DES LIVRES | 11.02.2015 à 17h21 | Par Florence Noiville

L'Ultime Auberge. C'est le nouveau grand -livre d'Imre Kertész. Lorsque nous l'avons rencontré chez lui, à Berlin, en 2012 (« Le Monde des livres » du 10 février 2012), nous lui avons demandé le sens de ce titre. L'Ultime Auberge, était-ce la mort ? L'Ultime Auberge, serait-ce -l'ultime livre ? *Opus magnum ultimum* ? « Non voyons... », avait-il répondu avec son sens de l'humour si délicieusement -mitteleuropéen. Non... Rien d'aussi sérieux que cela ! »

Fin, liquidation, conclusion, aboutissement, point d'orgue, « exit »... tous ces thèmes sont pourtant obsessivement présents dans cette réflexion – toujours profonde, jamais désespérante – sur « la pratique quotidienne de ce qu'on appelle la vie ». On y voit un vieil écrivain (dénommé « Il » le plus souvent), se battant, au prix d'un formidable effort physique et artistique, contre la maladie de Parkinson afin de pouvoir achever un roman. « Il », c'est bien sûr Kertész, cet immense auteur hongrois né en 1929 et Prix Nobel de littérature en 2002, qui n'a jamais fait mystère du fait qu'il était lui-même la matière de ses livres. Page 265, non sans une dose d'auto-ironie, il nous donne par ailleurs une clé : « L'écriture de L'Ultime... est tout simplement inévitable si je ne veux pas cesser d'écrire, note-t-il. Et pourquoi le voudrais-je vu qu'avec ce travail j'achèverais l'œuvre – oui, l'œuvre ; qu'y a-t-il de plus beau que de coller au -Requiem un mouvement mystique, bouleversant et un peu brumeux ? Ce petit livre sera le couronnement... »

Intensément poignant, alliant l'intelligence à la subtilité et la férocité au mystère, L'Ultime Auberge est aussi le dernier volet d'une trilogie commencée avec *Kaddish* pour l'enfant qui ne naîtra pas (Actes Sud, 1995) et poursuivie dans *Liquidation* (Actes Sud, 2004). Ces trois -livres s'inscrivent dans un temps cyclique. Ils forment un cercle. Une entreprise impossible à résumer où, avec une probité et une lucidité sans faille, Kertész regarde l'existence avec la distance d'un sage – presque « en étranger » –, ce qui ne l'empêche pas de la boire « jusqu'à la dernière goutte », tout en nous donnant furieusement envie de faire de même. Un personnage très moderne

Son auberge n'est pas espagnole mais hongroise, et elle contient tout : des pensées intimes, des rêves, doutes, angoisses, des scènes de la vie à Berlin dans *Meinekestrasse* les jours de neige, des réflexions sur le mariage, l'art ou la langue – ou plutôt l'« antilangue » que Kertész a toujours voulu créer –, des développements sur le communisme qu'il a connu à Budapest, sur la judéité, la mémoire, la dégénérescence, la musique de Bach, Debussy ou Mahler... Et surtout une très émouvante peinture de ce « duel » de l'homme avec le mal (la maladie), mais aussi avec le Mal, en l'occurrence le souvenir constant d'Auschwitz où, déporté à l'âge de 15 ans, Kertész a puisé la substance d'*Etre sans destin* (Actes Sud, 1998).

En filigrane, apparaît de plus en plus nettement une esquisse de ce fameux « Il ». C'est un personnage très moderne et « souple » qui « triomphe de toutes les horreurs de l'existence grâce à son amnésie victorieuse et ses capacités de sublimation », écrit Kertész. Un être « incapable de garder ne serait-ce qu'un instant les expériences destructrices qu'il a connues ». « Il les absorbe, écrit-il, comme une nourriture et les élimine sous forme de fictions plus ou moins longues : ce métabolisme lui permet de renforcer et de conserver sa vitalité ». Après cette phrase, l'écrivain accepte d'abaisser un peu son masque tout en faisant mine de s'étonner : « Est-il possible qu'il ait vraiment peint un autoportrait, alors qu'il voulait seulement faire semblant ? Si c'est le cas, pense-t-il, l'écriture est un art plus dangereux qu'il n'y paraît. »

Dangereux et formidablement salvateur. Car comme toujours chez Kertész, ce sont les forces vitales qui l'emportent – et nous emportent... Elles nous guident jusqu'au milieu de cette grotte intérieure où l'homme semble s'être réfugié, profondément lové en lui-même loin des agressions, de l'insignifiance et du « jardin de la trivialité ». Depuis ce refuge caché, « Il » peut écrire «

froidement, presque avec malice » comme s'il était « témoin de lui-même ». Il dit qu'il est prêt à mourir parce qu'il a « réussi tout ce à quoi [il] aspirait dans la vie » et que ces succès montrent qu'il aspirait à son « propre anéantissement ». Dans le droit-fil de cette idée, le livre se conclut sur cette remarque : « J'ai toujours eu une vie secrète, et c'était toujours la vraie. »
L'Ultime Auberge (A végsó kocsma), d'Imre Kertész, traduit du hongrois par Charles Zaremba et Natalia Zaremba-Huzsvai, Actes Sud, 320 p., 22,80 €.

Extrait de « L'Ultime Auberge »

« «Si tu vois un jour une meute de hyènes pourchassant un gnou et le -dévorer vivant, tu n'auras plus d'illusions quant aux principes fondamentaux de notre existence», lui dit son vieil ami. Ils sont assis à leur -table habituelle et tandis que son ami lui raconte le film animalier qu'il a vu la veille, il regarde tomber la pluie grise et monotone.

«Et le bonheur ?, demande-t-il avec une certaine timidité.

– Le bonheur n'est qu'une partie de l'horreur, répond son ami sans -hésiter.

– Malgré tout, dit B., la question est de savoir si tout cela en valait la peine, en vaut la peine.

– Tu parles comme si tu avais eu le choix. N'oublie pas que tu n'es pas au monde par ta propre volonté mais par le choix arbitraire de tes parents qui s'étaient imaginé qu'ils allaient jouer avec un petit enfant.

– Parlons d'autre chose», dit B.

A l'évidence, il est plutôt découragé par les découvertes qui, autrefois, lui procuraient du plaisir. »

L'Ultime Auberge, pages 137-138

"La Hongrie est une fatalité"

LE MONDE DES LIVRES | 09.02.2012 à 12h23 |

Propos recueillis par Propos recueillis par Florence Noiville - Berlin Envoyée spéciale

Il reçoit en chaussons, appuyé sur sa canne, et prévient non sans humour : "Une des conséquences de mes médicaments n'est pas que je sois mort, comme on aurait pu s'y attendre, mais que je cherche mes mots." Premier Prix Nobel hongrois de littérature en 2002, Imre Kertész est l'auteur d'*Etre sans destin*, *Le Chercheur de traces*, *L'Holocauste comme culture...* (Actes Sud). A 82 ans, ce rescapé des camps s'est exprimé en hongrois sur la Hongrie d'aujourd'hui et sa conception du rôle de l'écrivain.

Quel regard portez-vous sur la Hongrie de Viktor Orban ?

Cela fait dix ans que je vis à Berlin, loin des affaires politiques hongroises. Néanmoins, si vous voulez comprendre, il faut vous référer au peintre Marcel Duchamp. Il disait : "Il n'y a pas de solution parce qu'il n'y a pas de problème." Ce bon mot s'applique parfaitement à la Hongrie. Rien de nouveau dans ce pays. Le chef qui fascine : on est aujourd'hui dans la même situation qu'à l'époque de Janos Kadar (1956-1988). La Hongrie est envoûtée par Orban comme par le joueur de flûte d'Hamelin. Cela renvoie à quelque chose de très profond. Et, chez moi, à un véritable doute...

Un doute ?

Je me demande si ce pays a fait un choix entre Asie et Occident. N'oubliez pas que les Hongrois descendent de tribus d'origine asiatique installées au cœur de l'Europe au IXe siècle. A l'école, les petits Hongrois apprennent que leurs ancêtres sont venus des steppes du sud de l'Oural pour développer le bassin des Carpates. Et qu'à la même époque, ils ont adopté le christianisme. Tous les Hongrois ont donc en tête ce double jeu d'appartenance. Cette contradiction aussi. Car les normes d'une société chrétienne sont différentes de celles d'une société clanique. Si j'insiste sur cette double polarité, c'est qu'elle me semble au fondement de la situation actuelle.

Après soixante-dix ans d'autoritarisme, d'Horthy (1920-1944) à Kadar, on aurait pu penser que les Hongrois auraient à cœur de défendre une démocratie chèrement conquise...

Je ne suis pas historien, mais la Hongrie est un pays où il n'y a jamais eu de démocratie. Au sens où celle-ci n'est pas un système politique mais un processus organique mobilisant une société entière. Dans le cas hongrois, ce développement a été bloqué par la montée de l'Empire ottoman au XVIe siècle. Et ce retard n'a jamais été rattrapé. En termes historiques, attendre de ce pays qu'on y trouve la démocratie n'a quasiment pas de sens.

D'où votre conclusion surréaliste à la Duchamp ?

Oui. La question que je me pose, c'est : pourquoi la Hongrie s'est-elle toujours trompée ? Rappelez-vous. A l'heure où la révolution grondait en Europe, la Hongrie soutenait Marie-Thérèse ! A partir du XVIe siècle, le pays va appartenir successivement au bloc ottoman, au bloc des Habsbourg puis au bloc soviétique. Chaque fois, il essaiera de jouer un jeu dans le bloc qui l'a aspiré. En apparence, il s'en tirera bien. Mais en apparence seulement. Sous Kadar, s'il apparaît comme la baraque la plus gaie du camp socialiste, c'est au prix de la négation de la révolution de 1956 et d'une politique d'endettement qui lui coûtera cher. La situation actuelle n'est qu'une illustration supplémentaire de cette propension à l'erreur. L'Etat hongrois choisit aujourd'hui de s'opposer à l'Europe au nom de la défense des intérêts nationaux, ce qui peut donner l'impression d'un retour à la souveraineté. Mais, une fois de plus, il se trompe. Rien de nouveau. Pas de problème. Et pas de solution puisque pas de problème.

On perçoit votre ironie. N'y a-t-il néanmoins rien à faire ?

Il y a une dizaine d'années, j'ai rencontré dans un avion un jeune Hongrois avec un passeport allemand. Il vivait à l'étranger mais venait de passer un semestre à l'université de Budapest. Il m'a expliqué avec dégoût à quel point les étudiants, déjà à cette époque, étaient partisans de l'extrême droite. Partout dans le monde, disait-il, les étudiants étaient de gauche. Il n'y avait qu'en Hongrie qu'il avait rencontré une jeunesse conformiste et fasciste. Nous avons cherché une explication. En vain. Tout ne s'explique pas. Parfois, il faut accepter les faits. La Hongrie est une fatalité qui n'a ni sens ni explication et qui est unique en Europe. Les Hongrois se cramponnent à leur destinée. Ils finiront sans doute par échouer sans comprendre pourquoi.

Vous avez été déporté à Auschwitz à 15 ans. Pouvez-vous considérer l'antisémitisme hongrois comme une fatalité ?

Auschwitz, la Shoah, cette page de l'Histoire n'a pas été travaillée en Hongrie. Nul examen de conscience. Ce pays ne s'est jamais demandé pourquoi il était systématiquement du mauvais côté de l'Histoire. Mon ami l'écrivain Peter Nadas vient de publier une grande analyse dans le magazine hongrois ES (décembre 2011). Il explique que l'autoritarisme de la Hongrie découle de "l'esprit de la province". Sa base, ce sont les lignées, les clans. La république ne l'intéresse pas. Elle s'appuie sur un réseau clérical solide qui cultive l'esprit patriarcal. La haine des juifs (2 % de la population) comme celle des Tziganes (environ 7 %) est nécessaire pour imposer une vision clanique et primitive de la nation.

Peut-on établir un parallèle avec les années 1930 ?

En Hongrie, oui. Il y a des pages là-dessus dans mon Journal. Des images. La rampe de l'escalator du métro à Budapest couverte d'affiches du même vert qu'utilise le Parti des croix fléchées : "Ni gauche ni droite, chrétien et hongrois", et, dessous, le sigle du parti d'extrême droite. Ces visions me rappellent mon enfance. En 1938, nous collectionnions les affichettes électorales des Croix fléchées : des juifs en haut-de-forme et queue-de-pie qui sautaient comme des punaises au passage d'un rouleau compresseur...

Souffrez-vous de ce climat ?

Bien sûr. Cela me fait mal. J'ai quelques amis de droite à Budapest, mais je ne peux les contacter que secrètement. Il y a comme une gêne entre nous. Je leur fais courir un risque. Ce n'est pas bien vu d'entretenir des relations chaleureuses avec moi. Rappelez-vous le déchaînement de violence au moment de mon prix Nobel. On me reprochait d'être le seul Nobel hongrois alors même que je ne glorifiais pas la "hungaritude". Après *Un autre*, on m'a attaqué à cause de l'image sombre que je donnais du pays. On s'est même demandé si j'étais un vrai écrivain hongrois... Par ailleurs, la culture de la haine est telle qu'il est très difficile de dire à ces amis que je parle aussi avec des gens de gauche.

N'avez-vous pas envie de prendre la plume pour protester ?

J'ai 82 ans. Je suis malade. Ma réaction a été de m'installer ici, à Berlin. Agir ? Je ne peux le faire que par l'écriture. Or quand je le fais, cela n'a aucune influence ou cela me vaut des condamnations. A une exception près toutefois. La sortie en Hongrie l'an dernier de mon Journal (à paraître en français chez Actes Sud) a, pour la première fois, suscité des réactions de sympathie. Cela laisserait-il entendre que la Hongrie ne suit pas en bloc le joueur de flûte ? Cela m'a fait penser en tout cas à cette boutade de Karl Kraus : "La situation est désespérée mais pas sérieuse."

Vous ne vous êtes jamais senti une responsabilité publique ?

Je n'ai jamais été un homme d'engagement. J'envie l'écrivain au verbe rare. L'écrivain inflexible qui, même par gros temps, mène sa barque en solitaire. Lorsqu'elle est devenue un pays libre et prétendument démocratique, la Hongrie m'a enfermé dans la case "judéité". Elle ne tenait compte ni de mon expérience vécue ni de ma production littéraire. Cela m'a rendu incapable de développer le moindre sentiment de solidarité nationale. C'est triste, parce que cela corrobore le vieux préjugé qui veut que le "juif" ne s'intéresse pas au "Hongrois". Mais tout est jeu de dupes dans la situation publique actuelle. Dans le champ sémantique aussi. Aucun mot, aucune formulation, n'a de signification réelle. La raison n'a pas droit de cité. Seuls règnent les émotions, le romantisme, le sentimentalisme.

Comment voyez-vous l'avenir ?

Certains jours, je me dis qu'en secret, les Hongrois sentent qu'on va dans la mauvaise direction. Et qu'Orban va échouer - après tout, dans les années 1940, la situation du Tyrol du Sud semblait tout aussi inextricable. Or, on est parvenu à un accord. Mais on ne peut écarter aucune hypothèse. Il est possible aussi que la Hongrie bascule dans le chaos extrême. Ce serait une tragédie, mais lorsque le peuple ne se retrouve pas dans la politique et que l'économie est dans une impasse, la menace est sérieuse. La question tzigane est aussi importante que celle de l'antisémitisme. Si on continue ainsi à brimer systématiquement les Tziganes, ils finiront par perdre patience. On les aura acculés à la violence.

Quels sont vos projets ?

Sur son lit de mort, Bartok disait : "Je pars avec des valises pleines." Dans mes valises à moi, il y a mon Journal, que je poursuis même si, avec ma maladie, il m'est devenu difficile de taper à la machine. Et puis un nouveau roman, qui s'intitule en hongrois Vegso Kocsma ("L'Ultime Auberge")... De quoi parle-t-il ? De tout. Si je réussis à le terminer, ce sera, après Kaddish pour l'enfant

qui ne naîtra pas et Liquidation (Actes Sud, 1995 et 2004), le point d'orgue d'une trilogie. Ces trois livres s'inscrivent dans un temps cyclique. Ils formeront un cercle.

L'ultime auberge, est-ce la mort ?

Non... Non, voyons... Rien d'aussi sérieux que ça !

Traduit par Paul Gradwohl.

Extrait

Sauvegarde, le journal d'Imre Kertész écrit au début des années 2000, paraîtra en septembre (Actes Sud). Prémonitoire : "16 octobre 2001. Qu'elle est singulière cette Hongrie chrétienne, nationale, irrédente et démocratique! Elle ne rappelle ni le pays des grands Hongrois du XIXe siècle, ni la démocratie, ni la liberté, mais la pire Hongrie préfasciste.

17 septembre 2002. Hier à la télévision. La montée quotidienne de la barbarie est frappante ; pas moyen de la suivre. Je ne comprends même plus leur langue.

5 mars 2003. La profonde nausée que m'a donnée la réception de mon Nobel en Hongrie. Mes amis s'évertuent à me convaincre de ne pas prendre au sérieux ces ignominies. Elles reflèteraient la jalousie impuissante des intellectuels de droite. Je ne le crois pas. Mon esprit ne serait pas sain si je n'y percevais la rage implacable que la horde ressent à l'encontre de ceux qui ont une autre odeur, "les étrangers de cœur", pour employer leur vocabulaire. J'ai droit à cette nausée qui me préserve de l'indignité."

"Journal de galère", d'Imre Kertész : Imre Kertész, le pari de la vie

LE MONDE DES LIVRES | 14.10.2010 | Par Florence Noiville

Certains auteurs vous "rapetissent", disait Gombrowicz. D'autres au contraire vous grandissent, vous étirent, vous élèvent (presque) jusqu'à eux. Un instant, vous avez leur taille. Vous vous sentez tel un personnage de Giacometti : les pieds lourds pris dans le bronze mais la tête flottant au-dessus des nuages. Cette impression d'intelligence ne dure, hélas, que le temps d'une lecture. Mais quelle griserie pendant 200 pages, quel infini sentiment de gratitude !

Parmi ces "auteurs des hauteurs" figure Imre Kertész, écrivain hongrois et Prix Nobel 2002. Né en 1929 dans une famille juive de Budapest, Kertész a tout vu, tout connu : la déportation à 15 ans à Auschwitz-Birkenau, le stalinisme à son retour en Hongrie, l'entrée progressive dans l'écriture clandestine, l'accueil glacial fait à son premier livre, Etre sans destin (un chef-d'œuvre sur lequel il a travaillé trente ans dans la solitude la plus totale). Et même les reproches : "J'entends dire que j'arrive trop tard avec "ce sujet". Qu'il n'est plus d'actualité. Qu'il fallait traiter "ce sujet" plus tôt, il y a dix ans au moins, etc. Mais moi, c'est maintenant que je me suis rendu compte que rien ne m'intéresse autant que le mythe d'Auschwitz", écrit-il. Plus tard, dans L'Holocauste comme culture (Actes Sud, 2009), il aura cette formule saisissante : "Je peux dire peut-être que cinquante ans après, j'ai donné forme à l'horreur que l'Allemagne a déversée sur le monde (...), que je l'ai rendue aux Allemands sous forme d'art."

Donner, rendre. Plus encore que sa clairvoyance, sa culture immense ou son auto-ironie cinglante, c'est une forme de générosité, au sens supérieur du terme, qui se dégage de l'œuvre de Kertész et qui nous fascine tant. "Rendre l'horreur sous forme d'art, ce n'est pas abolir l'horreur ni la sublimer en art. (...) C'est avec la plus grande intensité les tenir en face l'un de l'autre", écrit le philosophe Frédéric Worms dans un superbe article consacré à l'écrivain ("Approcher du plus inapprochable", Esprit, décembre 2009).

C'est dans ce périlleux face-à-face que s'écrit, en effet, toute l'humanité de l'œuvre d'Imre Kertész. C'est là aussi que se dessine, selon lui, une voie d'accès au bonheur : " Ne pas éviter les expériences historiques, mais, au prix d'un effort courageux de l'esprit, les vivre, se les approprier, s'y identifier tragiquement. "

Cette manière de faire corps avec la vie traverse, comme un rai de lumière, l'admirable Journal de galère sorti en Hongrie en 1992 et publié ces jours-ci en France. Ce livre retrace trois décennies (1961-1991) de lutte intérieure et d'un constant travail sur soi pour devenir un homme libre - le contraire d'un "être sans destin".

On pourrait s'étonner de n'y trouver aucune mention du mur de Berlin, par exemple, ni de son édification ni de sa chute. Et, plus généralement, aucune allusion à la politique. Encore moins à la vie privée. La raison, Kertész nous la donne page 67 : "Où ai-je lu cette excellente histoire du lord et de son majordome ? On demande à un jeune lord qui vit retiré pourquoi il ne prend pas part à la vie. Il est bouleversé par la question : qu'est-ce que la vie ? Eh bien, la société, les courses, les amis, se marier, fonder une famille, lui dit-on. Ah bon, répond alors le lord, si c'est ça la vie, mon majordome s'en charge pour moi."

C'est clair, Kertész ne veut être tourmenté que par des angoisses métaphysiques, les seules à sa mesure. Il va à l'essentiel. L'amour : "le prototype normal de la psychose", s'amuse-t-il en citant Freud. Le style : "ce qui sert à voir". L'écriture : une chose qui "vieillit vite comme les traits du visage". La beauté : "le rêve inaccessible du désir". Les juifs : des gens que l'on "déteste encore plus depuis Auschwitz. A cause d'Auschwitz". La dépression : "une impuissance qui signifie se fondre dans la masse". Soi-même : "la plus terrifiante des inconnues".

Tout savourer

Kertész n'est jamais abscons. Il vous prend par la main et vous emmène en promenade au bord du lac Balaton ou le long des rives du Danube quand il y a du brouillard. Ou encore à Berlin, où il vit désormais les trois quarts de son temps, en compagnie de ses vieux amis, Musil, Arendt, Canetti, Thomas Mann, Sandor Marai, Beckett bien sûr, et Kafka, toujours Kafka.

Picorer dans son Journal, c'est apprendre à "épier le côté le plus significatif de chaque fait". Des miracles minuscules peuvent se produire alors. Vous sentez l'odeur du lait, vous voyez la couleur du papier peint. Vous vous initiez à un art quasi oriental : tout

savourer, ne rien attendre - Lao Tseu vous fait d'ailleurs un petit signe page 256. "Non pas vivre en esclave de son avenir" mais "dans la liberté infinie de sa finitude".

Parfois, l'écrivain a des rechutes. Page 244 : "Mon Kaddish (pour l'enfant qui ne naîtra pas) est paru. Accueil frais. Silences. Affaires extérieures. Traduction de Schnitzler. Pressentiments accablants, anarchie, folie, mort. Les seins de Salvador Dali pressés jusqu'au sang, les os brisés, les crânes déformés, les corps tordus. L'horreur bouillonne autour de moi. Remords, fautes, etc. Nuits courtes. Je doute, je jette des regards éperdus. La peur coule dans mes veines."

Mais sous la peur, il y a toujours un fol appétit d'être là. C'est pour ça qu'on l'aime, Kertész. C'est un pessimiste qui a fait le pari de la vie. Il veut la regarder "en étranger", mais "la boire jusqu'à la dernière goutte". A Paris où il était de passage la semaine dernière, il disait : "Vous remarquez que je ne me suis pas suicidé. Tous ceux qui ont vécu ce que j'ai vécu, Celan, Améry, Borowski, Primo Levi ont préféré la mort." Lui, il s'y prépare seulement... "pour qu'elle ne (l') atteigne pas comme un accident, comme un malfrat qui vous assommerait au coin de la rue".

Voilà. Ce sera sa "dernière œuvre". "Se préserver, s'enrichir pour la mort." Mûrir pour mourir ? Non, dit-il. "Atteindre la sagesse d'une vie qui enseigne le savoir de l'aboutissement." Les mains croisées sur le pommeau de sa canne, ses lunettes rondes pendant sur son ventre, le Prix Nobel sourit. "Il ne fait sûrement pas bon être mort, mais avec le temps on doit pouvoir s'y faire..."
JOURNAL DE GALÈRE (GALYANAPLO) d'Imre Kertész. Traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba. Actes Sud, 282 p., 21 €.

"L'Holocauste comme culture", d'Imre Kertész : réinventer l'Europe après Auschwitz

LE MONDE | 17.06.2009 | Par Samuel Blumenfeld

Ce recueil de discours, conférences et textes écrits entre la chute du mur de Berlin et 2003, reprend l'intitulé d'une conférence donnée par Imre Kertész à l'université de Vienne en 1992, "L'Holocauste comme culture". Cette formulation surprenante vise à prendre la mesure d'un phénomène qui a mûri dans les années 1990 : la banalisation de la Shoah. Alors même que l'on parle de plus en plus de l'Holocauste, la réalité de celui-ci, le quotidien de l'extermination, échappe de plus en plus au domaine des choses imaginables.

L'institutionnalisation de la Shoah passe, selon l'écrivain, Prix Nobel de littérature en 2002 et survivant des camps, par un rituel moral et politique, un langage de pacotille, qui se manifeste par une sous-culture. Ses effets vont de la muséification de cet événement, qui fait dire à Kertész qu'un jour "les étrangers qui viennent à Berlin se promèneront dans le parc de l'Holocauste pourvu d'un terrain de jeu", à des œuvres kitsch comme La Liste de Schindler, et, à travers elle, à l'"hollywoodisation" de la Shoah, devenue, depuis le film de Spielberg, un genre cinématographique.

Ces phénomènes ont un double effet : dépouiller les survivants des camps de leur vécu et réduire Auschwitz à une affaire entre Allemands et juifs, quand il s'agit de l'envisager comme une expérience universelle. Kertész estimait, dans son discours de réception du prix Nobel, que l'Holocauste marquait le terminus d'une grande aventure où les Européens sont arrivés au bout de deux mille ans de culture et de morale.

D'où la grande question de son ouvrage : comment l'Europe peut-elle se réinventer après Auschwitz ?

Kertész défend une culture de l'Holocauste, détaillée dans des textes consacrés à des thèmes aussi divers que le totalitarisme communiste, la république de Weimar, les intellectuels hongrois, ou Jérusalem, ce dernier article se révélant l'un des plus décisifs du recueil, l'auteur y définissant avec subtilité et pertinence sa spécificité d'écrivain juif.

L'Holocauste est une question vitale pour la civilisation européenne, qui se doit de réfléchir à ce qui a été fait dans son cadre, si elle ne veut pas se transformer en civilisation accidentelle. "Si l'Holocauste a créé une culture, sa littérature peut puiser son inspiration à deux sources de la culture européenne, les Ecritures et la tragédie grecque, pour que la réalité irréparable donne naissance à la réparation, à l'esprit, à la catharsis", écrit Kertész, qui, à défaut de savoir ce que peut faire l'Europe, n'a aucun doute sur ce qu'elle doit faire.

L'HOLOCAUSTE COMME CULTURE d'Imre Kertész. Actes Sud, 276 pages, 22 €.

Imre Kertész le survivant

LE MONDE | 11.07.2005 Par Florence Noiville

A l'Hôtel Kempinski, à Berlin, Imre Kertész a ses habitudes. Ce fauteuil profond dans l'angle de la cheminée, c'est bien là, confirment les serveurs, que le Prix Nobel hongrois accorde ses interviews. De rares entretiens en vérité, tant l'éloge du silence revient dans sa bouche comme un leitmotiv. "Vivre la honte de la vie et se taire, voilà le plus grand exploit", note celui qui, dans les années 1950, en Hongrie, n'avait qu'un but : "rester anonyme". Mais, depuis qu'un jour d'octobre 2002 Kertész a appris - en écoutant la radio - que les jurés du Nobel l'avaient couronné, il est bien obligé de répondre à quelques sollicitations. "J'ai appelé ça la "catastrophe du bonheur", die Glückskatastrophe !", dit-il en riant. "J'ai cru que je n'arriverais jamais à terminer le texte sur lequel je m'échinai depuis des années."

Ce texte, son sixième disponible en français, s'intitule Liquidation. Publié l'an dernier en Hongrie et en Allemagne, il nous arrive aujourd'hui, traduit du hongrois par Natalia Zaremba-Huzsvai et Charles Zaremba (Actes Sud, 128 p., 13,90 €). Il est le fruit de huit ans de labeur, huit ans au cours desquels l'auteur l'a tourné en tous sens, étiré, raccourci, lui donnant tour à tour des "formes

très diverses", jusqu'à ce qu'il trouve enfin "la solution". C'est alors que "la nouvelle" est tombée et que Kertész a été "saisi par la peur". "Je m'étais battu des années, et il fallait que je me batte encore pour ne rien perdre de la tension qui me portait".

Après Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas, après Etre sans destin (Actes Sud, 1995 et 1998), Liquidation est certainement l'un des chefs-d'oeuvre les plus poignants d'Imre Kertész, un texte placé sous le signe de Beckett, nourri de cette glaciale ironie qui "rend la littérature supportable", mais procédant en réalité d'un sens de l'absurde abyssal et d'un désespoir sans fond. "Que voulez-vous, s'excuse Kertész, comme il est dit dans Molloy : "Je suis né sérieux comme d'autres naissent avec la syphilis.""

On ne se risquera pas à résumer ici la structure complexe de Liquidation. Car le titre, évidemment polysémique, renvoie à la fois à celui d'une pièce de théâtre enchâssée dans le roman (celle de l'écrivain B., qui ressemble fort à Kertész et dont le mystère est au cœur du livre) ; à la faillite de la maison d'édition qui publiait B. ; à la chute du mur de Berlin, et finalement au suicide de B. Liquidés, les opposants au régime ; démolies, les tentatives artistiques ; atomisées, les dernières structures économiques : tout doit disparaître, et tout s'efface, en effet, dans cette Budapest des années 1980-1990. Y compris cette "variété de démence" que l'on appelle l'amour ("C'est si étrange un amour qui meurt. Le monde devient soudain gris autour de toi, froid, compréhensible, sobre et lointain").

Avec une impressionnante virtuosité, Kertész multiplie les allers-retours entre passé et présent, roman et théâtre, clins d'oeil au lecteur et apartés paradoxaux, jusqu'à la "machinerie romanesque" de la fin qui fait qu'"en deux phrases tout est contredit, démenti, balayé". Du grand art.

L'homme a ôté le légendaire chapeau mou et la longue écharpe qui lui donnent de faux airs d'espion de la guerre froide. Il a méticuleusement posé son parapluie près du fauteuil. Et il vous fixe avec ce regard troublant où perce la détermination douce d'un homme qui a survécu à tout et n'est dupe de rien. Il admet qu'il y a dans ce texte de nombreux échos de son expérience propre. Né en 1929 dans une famille juive de Budapest (mère employée, père marchand de bois), Kertész est déporté à l'âge de 15 ans à Auschwitz puis à Buchenwald. Libéré en 1945 - il a 16 ans -, il rentre dans un pays qu'il ne reconnaît pas. Budapest est une ville étrangère, et tous les siens ont été liquidés, précisément. Après la barbarie nazie, le communisme totalitaire.

"LE MAL, PRINCIPE DE LA VIE"

Kertész décide de vivre de sa plume et se cache pour écrire dans les "espressos" enfumés de Budapest. Dans les années 1960, il commence Etre sans destin, qui ne trouve d'abord aucun éditeur. Il lui faudra attendre vingt ans pour que, en 1982, une critique de l'écrivain magyar Gyorgy Spiro éveille de l'intérêt pour ce singulier "roman de formation à l'envers" où un enfant, à Auschwitz, découvre sans jugement moral ce qui sous-tend la philosophie de Kertész - et aussi celle de B. : que "le Mal est le principe de la vie" et que "ce qui est véritablement irrationnel, qui n'a pas d'explication, ce n'est pas le Mal, mais le Bien". Le livre fait actuellement l'objet d'une adaptation au cinéma par Layos Koltai.

Kertész dit tout cela en allemand. La moitié du temps, il vit à Berlin et note que cette ville va finir par "devenir sa patrie d'adoption". Un paradoxe lorsqu'on songe à son passé dans les camps ? Pas à ses yeux. "Je n'ai jamais considéré la Shoah comme la conséquence d'une hostilité irrémédiable entre les juifs et les Allemands, dit-il. Car alors comment expliquer l'intérêt des lecteurs allemands pour mes livres ? Au fond, c'est en Allemagne que je suis devenu écrivain, non au sens de la "renommée", mais parce que c'est d'abord là que mes livres ont produit leur véritable impression."

Et puis l'allemand est pour lui la langue des penseurs, non des bourreaux. Il évoque Nietzsche, Hofmannsthal ou Schnitzler, qu'il a traduits en hongrois, avant de confesser sa tendresse pour Thomas Mann et Camus : "J'avais 25 ans. Je suis tombé sur un tout petit livre. Je me suis dit qu'il ne devait pas être trop cher. De l'auteur, je n'avais jamais entendu parler. Mais j'ai tout de suite compris." Ce livre, c'était L'Etranger - en hongrois L'Indifférent. Indifférent, ou plutôt détaché - mais au meilleur sens du terme, au sens d'affranchi : c'est l'impression que donne ce jour-là Imre Kertész, ramenant à lui sa main droite qui tremble d'une maladie de Parkinson. Comme s'il disait : ce corps qui souffre n'est pas le mien. Comme s'il était lui et un autre, traînant derrière lui, non sans humour, sa dépression est-européenne ("mon capital littéraire") et n'en finissant pas de se chercher pour interroger l'humanité tout entière.

Imre Kertész

LE MONDE | 16.01.2005 | Par Florence Noiville

POUR commémorer le 60e anniversaire de la libération des camps, Arte propose plusieurs émissions spéciales, du 21 au 27 janvier, dont celle de Laure Adler, " Permis de penser ", est consacrée au Prix Nobel de littérature 2002, le Hongrois Imre Kertész. Symboliquement, elle a été enregistrée à Berlin, ville d'adoption de l'écrivain. Aux questions de Laure Adler, Imre Kertész répond en allemand, illustrant ainsi ce qu'il a toujours déclaré : que l'allemand est pour lui " la langue des écrivains avant d'être celle des bourreaux ", et que c'est en Allemagne que ses livres ont produit leur " véritable impression ".

Né en 1929 dans une famille juive de Budapest, Imre Kertész est déporté à l'âge de 14 ans à Auschwitz, puis à Buchenwald. Libéré en 1945 - il n'a que 16 ans -, il rentre dans un pays qu'il ne reconnaît pas. Tous les siens ont disparu, Budapest est une ville étrangère et le communisme totalitaire s'est substitué à la barbarie nazie.

Cette expérience nourrit tous ses livres, notamment Etre sans destin, Kaddish pour l'enfant qui ne naîtra pas et le dernier, Liquidation (éd. Actes Sud). L'émission passe en revue tous ces thèmes. De l'absurdité d'être un survivant à la difficulté d'exercer

le " métier de vivre ", de son choix entre roman et autobiographie aux découvertes qui ont nourri son oeuvre (Albert Camus, Franz Kafka, Hannah Arendt...), de l'aspect " universel " d'Auschwitz à la " banalité du mal ".

Passionnante en soi, cette émission pourra aussi être vue avec profit par des adolescents. Imre Kertész raconte de façon extrêmement concrète sa libération. Miraculé, arrivant épuisé et dépourvu de tout à Budapest, on exige de lui un ticket pour prendre le bus ! A 16 ans, que va-t-il faire ? " Je décidai de retourner à l'école alors que j'avais déjà une certaine expérience de la vie ", commente-t-il avec un art de l'understatement tout britannique. Ce qui frappe, c'est ce détachement, cet humour même. Imre Kertész n'en tire aucune gloire : " J'étais un enfant. C'est pourquoi je suis sorti presque indemne de mon expérience concentrationnaire. Je n'ai jamais perdu ma confiance dans le monde. "

Le Nobel de littérature au Hongrois Imre Kertész

LE MONDE | 01.01.2003

EN COURONNANT un Hongrois survivant de la Shoah, l'Académie suédoise a souhaité exprimer, le 10 octobre, un rappel indispensable des souffrances endurées par les millions d'êtres humains victimes des totalitarismes. C'est de Berlin, où il enseigne, qu'Imre Kertész, 72 ans, a estimé que « cette récompense faisait honneur à la littérature hongroise contemporaine » tout entière. Ce Nobel distingue la vie et l'œuvre d'un auteur connu en France pour quelques livres (tous publiés chez Actes Sud), en particulier *Etre sans destin* (1997). En Hongrie, après de longues années pendant lesquelles son travail était ignoré, il jouit aujourd'hui d'une réelle reconnaissance, sans être pour autant très connu du grand public.

« Je suis né à Budapest et j'appartiens à une génération dont la vie peut être caractérisée par quelques dates : 1944, 1945, 1948, 1953, 1956 », écrit-il dans la présentation de *Etre sans destin*. En dépit du titre de ce roman, il est évident que l'existence de Kertész est placée sous le signe du destin. Comme sous celui du refus de renoncer à sa judéité : « Je considère comme une chance particulière et même une grâce (...) d'avoir pu être à Auschwitz en tant que juif stigmatisé et d'avoir, par ma judéité, vécu quelque chose, avoir vu quelque chose de mes yeux et de savoir une fois pour toutes et irrévocablement quelque chose dont je ne démentirai jamais. »

P/

Imre Kertész et la mémoire de l'Europe

LE MONDE | 22.10.2002 | Par ALEXANDRA LAIGNEL-LAVASTINE

IL EST des hasards de calendrier lourds de sens. Ainsi l'attribution, le 10 octobre, du prix Nobel de littérature à l'écrivain juif hongrois Imre Kertész, alors même que, la veille, le 9, la Commission européenne rendait publique sa décision d'élargir l'Union à dix pays candidats de l'« autre Europe », dont la Hongrie. Mais en quoi réside précisément l'extraordinaire portée, symbolique et politique, de ce double événement ?

L'audience, jusqu'à présent très confidentielle en France, de l'œuvre d'Imre Kertész, publiée aux éditions Actes Sud, vient d'abord suggérer que le temps serait peut-être venu de cesser de regarder l'histoire de l'« autre Europe » et de ses élites comme une autre histoire. Soyons francs : plus de dix ans après la chute du Mur, en savons-nous vraiment davantage sur cet « Occident kidnappé » dont le romancier tchèque Milan Kundera nous rappelait pourtant, dès 1983, qu'il représentait une part essentielle de notre identité ?

Mais ce Nobel 2002, décerné à un homme qui aura tour à tour connu le cauchemar nazi et la démente stalinienne, signifie encore que l'Europe centrale n'a jamais été uniquement cette Europe des poètes et des penseurs (« Dichter und Denker ») chère à Kundera, tandis que les juges et les bourreaux (« Richter und Henker ») resteraient l'apanage exclusif de l'Allemagne et de la Russie. Trop simple, et trop confortable, remarquaient déjà, dans les années 1980, d'autres intellectuels est-européens, partisans d'une approche plus critique de leur propre histoire. On se souvient du mot de l'essayiste et dissident hongrois György Konrad : « Après tout, c'est nous autres, gens d'Europe centrale, qui avons déclenché les deux guerres mondiales. »

En cela, couronner l'auteur de *Etre sans destin* (1998), n'est-ce pas aussi une manière d'attirer l'attention sur le problème, central du point de vue de la construction européenne, de la « double mémoire » du communisme et du nazisme ? Comment, en effet, d'Est en Ouest, envisager une Europe qui ne soit fondée sur l'élaboration d'une mémoire historique commune du XXe siècle ? Et sans que l'un des deux grands totalitarismes ne soit mis en avant - à l'Est, c'est surtout le communisme qui joue ce rôle - pour occulter ou pour relativiser l'autre ?

L'attitude d'Imre Kertész est à cet égard exemplaire. D'un côté, il n'est presque question, dans son oeuvre, que des camps nazis, où il fut interné en 1944, à 15 ans, avec près de 600 000 autres juifs hongrois. Il y a encore peu, dans *Un autre* (1997), il ironisait même : « On me reproche de n'écrire que sur un seul et unique thème (à savoir Auschwitz) et de ne pouvoir de ce fait représenter le pays (à savoir la Hongrie). » Aux riverains du Danube enclins à idéaliser l'« âge d'or » d'avant 1945, et plus généralement à ceux qui, en Europe, auraient tendance à penser que cette mémoire-là commence à tourner au « ressassement », il n'a cessé d'opposer que les conditions de possibilité d'Auschwitz étaient déjà là, dans la vie de tous les jours, et que de leur exploration on ne vient jamais à bout. D'un autre côté, l'intérêt de l'œuvre de Kertész, écrivain de l'ombre tout au long de la période communiste, tient aussi à sa critique radicale de cette machine à broyer les âmes que représente à ses yeux le « socialisme réel ». Aucune ambiguïté sur ce point, l'écrivain allant jusqu'à expliquer qu'il n'a « pu concevoir Auschwitz qu'à travers l'expérience vécue du totalitarisme qui a suivi ».

Exemplaire, donc. Mais représentatif ? Oui, d'une partie importante des opinions est-européennes d'aujourd'hui, tournées vers les valeurs universelles. Mais ces sociétés sont aussi traversées par de puissants courants, de facture conservatrice ou national-

populiste, où prédomine, au contraire, le refus d'affronter les chapitres les plus sombres du passé. La Hongrie n'y fait pas exception. Le grand historien de la destruction des juifs hongrois, Randolph L. Braham, rappelait, en 1999, que la Shoah, à l'ère stalinienne, avait été « virtuellement enfouie dans le trou noir orwellien de l'Histoire » - un oubli organisé qui explique que Kertész lui-même mettra vingt ans à être publié dans son pays. « hongrois... et juif »

Conséquence : dans une Hongrie où, en 1995, un adulte sur quatre nourrissait des préjugés antisémites (selon une étude du sociologue Andras Kovacs), les offensives des « purificateurs de l'histoire » vont considérablement se multiplier après 1989. Et Randolph Braham de relever que, si le camp des négationnistes patentés reste marginal, celui de ceux qui, au nom de l'honneur national, tendent à minimiser la Shoah et à absoudre l'Etat hongrois de toute responsabilité dans sa participation à la catastrophe se renforce, comprenant même de nombreuses personnalités « respectables » - intellectuels, responsables politiques, officiers, etc.

A Budapest, la réception du prix Nobel s'est ressentie de ces tensions. Dès le lendemain, et sous le titre provocateur - « Un écrivain hongrois est Prix Nobel. Il est juif » -, le philosophe Gaspar Miklos Tamas en profitera pour souligner, dans les colonnes du quotidien libéral Magyar Hirlap, que ce Nobel manquerait son but s'il n'était l'occasion, pour les Hongrois, d'entamer un travail sur eux-mêmes. « Nous pouvons être heureux. Nous pouvons avoir honte », écrit-il. Honte que Kertész ait pu écrire, en 1997, que, « pour qu'un juif soit accepté comme Hongrois, il doit répondre à certaines exigences qui, pour être bref, conduisent à la négation de soi ». Plus mitigé, le quotidien conservateur Magyar Nemzet (La Nation hongroise) s'est certes félicité de cette distinction sous un titre également révélateur - « Notre prix Nobel hongrois à nous » -, tout en faisant quand même remarquer que dans une part importante de son oeuvre l'écrivain ne s'adresse pas aux lecteurs dont il partage la langue - comprendre : les Hongrois de souche... Le Choix d'une tradition : ainsi s'intitulait un célèbre essai de 1975 de l'ex-dissident polonais Adam Michnik. Aujourd'hui, ce prix Nobel vient nous rappeler que c'est au choix d'une Europe que nous sommes confrontés. Soit une Europe qui s'enferme dans l'apologétique nationale et dans son statut d'éternelle victime, et qui se repaît de la notion d'« Holocauste rouge » - avec le pendant qui va généralement avec : faire des juifs les principaux responsables du « martyre » des populations autochtones sous le communisme, posture que certains intellectuels et historiens de l'Ouest n'hésitent pas à relayer. Soit celle qu'incarne Imre Kertész dans sa courageuse méditation sur les deux totalitarismes. Il y va de l'avenir de l'Europe, c'est-à-dire de la capacité des sociétés est-européennes à se penser comme des sujets à part entière de leur histoire.

Imre Kertész, Nobel pourfendeur des totalitarismes

LE MONDE | 12.10.2002 à 00h00 • Mis à jour le 12.10.2002 à 00h00 | Par ANNA LAKOS

C'EST À BERLIN, où il enseigne et met la main à son prochain ouvrage, dont le titre provisoire est Liquidation, que l'écrivain hongrois Imre Kertész, âgé aujourd'hui de 72 ans, a appris, en écoutant la radio, qu'il était le lauréat 2002 du prix Nobel de littérature. Il s'en est aussitôt félicité, estimant que « cette récompense faisait honneur à la littérature hongroise contemporaine » tout entière.

Cette consécration internationale distingue la vie et l'oeuvre d'un auteur connu en France essentiellement pour son roman *Etre sans destin* (Actes Sud, 1997). En Hongrie, après de longues années de labeur dans la plus grande confiance, il jouit aujourd'hui d'une réelle reconnaissance - il est régulièrement invité à la télévision - sans être vraiment populaire. Si beaucoup admirent son intégrité, il est surtout apprécié des milieux universitaires, où ses ouvrages font référence pour ce qui est de l'étude de la Shoah et du totalitarisme.

S'il vit désormais confortablement à Budapest, il le doit surtout au succès qu'ont connu les traductions de tous ses ouvrages en Allemagne, où il a été servi par les meilleurs traducteurs. Cette attention particulière l'a hissé, de même que Spiró, Nádas ou Esterházy, au rang d'ambassadeur de la littérature hongroise et lui a ouvert les portes du marché anglo-saxon. « Je suis né à Budapest et j'appartiens à une génération dont la vie peut être caractérisée par quelques dates : 1944, 1945, 1948, 1953, 1956. Je pourrais compléter cette liste avec quelques souvenirs, quelques ajouts personnels et quelques anecdotes, mais à quoi cela servirait ? », se demandait-il dans la présentation d'*Etre sans destin*. Imre Kertész est né le 9 novembre 1929 au sein d'une famille juive. Son père, marchand de bois d'ameublement, et sa mère, petite employée, procurent une vie modeste à la famille dans les années 1920 et 1930. En 1944, à l'âge de 15 ans, Kertész est déporté au camp d'extermination d'Auschwitz-Birkenau. Il est transféré à Buchenwald. Lorsqu'il en réchappe et revient en Hongrie, en 1945, il se retrouve seul, tous les membres de sa famille ayant disparu.

Entre 1948 et 1951, il entame une carrière de journaliste au sein d'un quotidien qui devient cette année-là un organe officiel du Parti communiste. Licencié, Kertész travaille dans une usine avant de rejoindre le département presse du ministère de l'industrie. En 1953, ses supérieurs, doutant de ses talents de bureaucrate, le congédient. Kertész expliquera plus tard qu'il lui avait alors été impossible de s'adapter à la vie ordinaire d'un ministère bien trop rigide.

Il décide donc de vivre de sa plume. N'ayant pas d'appartement, il fréquente les « espressos » de Budapest, ces petits cafés enfumés où l'on peut se cacher pour écrire. Le Luxor devient ainsi son atelier. Mais la dictature du Staline hongrois, Rákosi, n'est pas propice à la littérature. Kertész se lance donc, à la fin des années 1950 et tout au long des années 1960, dans l'écriture de comédies musicales, autant de divertissements mêlant boulevard et opérette, un genre très populaire et servi par les plus grandes stars de la scène hongroise. Aujourd'hui, il omet de mentionner ces ouvrages, qu'il considère sans intérêt, mais qui lui ont tenu lieu de gagne-pain. une grande épreuve morale

Dans les années 1960, il commence à écrire *Etre sans destin*, qui ne trouve pas d'éditeur. Jusqu'à ce que Pál Réz, traducteur de grande renommée, éditeur d'une grande intégrité et de la même génération que lui, en permette la publication en 1975. Réz, par ailleurs rédacteur en chef d'une importante revue littéraire, publiera plus tard des extraits de son journal et de ses oeuvres. Lors de sa parution, *Etre sans destin* ne rencontre que peu d'écho. Il lui faut attendre 1982 et une très belle recension de Gyorgy Spiro pour que l'ouvrage éveille la curiosité de quelques lecteurs et 1985, année de sa réédition, pour qu'il connaisse enfin un réel succès. Cette relation de la vie d'un jeune déporté hongrois dérangera par ce que l'Académie Nobel appelle son « manque d'indignation morale ». Kertész s'explique volontiers de celle-ci. Dans un entretien diffusé en 1991 par la radio hongroise, il déclarait : « Je n'ai pas été élevé dans une croyance et je ne suis pas devenu croyant plus tard ; en même temps, je trouve que la judaïté est un moment

absolument décisif de ma vie, à quoi je me tiens parce que, à travers elle, j'ai vécu une grande épreuve morale. Mais est-ce que l'homme peut s'élever au-dessus des expériences vécues de telle manière qu'il ne les exclue pas mais qu'il parvienne à les transposer au niveau d'universel ? »

Ayant survécu à deux systèmes totalitaires, Imre Kertész n'a jamais douté qu'il consacrerait sa vie à témoigner de ses épreuves. La seule question était pour lui de savoir comment. Les Nobel ont répondu : brillamment.

Imre Kertész, prix Nobel de littérature 2002

[Le Monde.fr](#) | 10.10.2002 à 13h42

L'écrivain hongrois Imre Kertész, survivant de l'Holocauste, a obtenu le prix Nobel de littérature 2002 "pour une œuvre qui dresse l'expérience fragile de l'individu contre l'arbitraire barbare de l'histoire", a annoncé l'Académie suédoise, jeudi 10 octobre, à Stockholm. "L'œuvre d'Imre Kertész examine si la possibilité de vie et de pensée individuelles existe encore à une époque où les hommes se sont subordonnés presque totalement au pouvoir politique", explique l'Académie.

Né en 1929 dans une famille juive de Budapest, Kertész est resté hanté par son séjour au camp de concentration d'Auschwitz, puis à Buchenwald, où il fut déporté adolescent lors des persécutions nazies. Dès sa déportation, il raconte comment son destin lui est volé. Il a travaillé après la guerre comme journaliste, puis comme traducteur d'auteurs de langue allemande, tels Nietzsche, Hofmannsthal, Schnitzler ou Freud, qui ont influencé son œuvre. Mis au ban de la Hongrie communiste, ignoré par le milieu littéraire à la parution en 1975 d'"Etre sans destin" – tiré de son passage dans les camps nazis –, il devra attendre la chute du mur de Berlin, en 1989, pour être enfin reconnu comme un grand écrivain. Il a reçu de prestigieux prix littéraires, dans son pays et en Allemagne.

La Fédération des écrivains hongrois s'est dite jeudi "très, très heureuse" par l'attribution le même jour à Stockholm du prix Nobel de littérature 2002 au Hongrois Imre Kertész, 72 ans. "Il s'agit d'abord d'un excellent écrivain et ensuite d'un auteur hongrois", s'est félicité le président de la Fédération, Marton Kalasz, interrogé à Budapest. "Nous sommes ravis que sa carrière soit couronnée de la sorte et qu'il soit désormais reconnu internationalement grâce, notamment, au travail de traduction fait par des maisons d'édition allemandes", a-t-il ajouté. "Je suis personnellement très heureux et j'espère le féliciter personnellement", a encore déclaré M. Kalasz.

Pour l'écrivain Hongrois Gyoergy Dalos, le Nobel constitue "la reconnaissance mondiale de la littérature hongroise contemporaine". "Je suis très heureux. Imre Kertész fait partie d'une série d'auteurs classiques tels que le Roumain Gheorghe Sempran et l'Italien Primo Levi, qui sont les héritiers d'Anne Frank devenus adultes", a-t-il expliqué. "En même temps, l'œuvre de Kertész est profondément hongroise et chaque Hongrois a raison d'être fier. Il s'agit du premier auteur hongrois qui ait jamais obtenu une telle distinction", a précisé M. Dalos.

Le prix 2001 était allé à l'écrivain britannique natif de Trinité-et-Tobago et d'origine indienne V.S. Naipaul. Comme pour les autres prix Nobel de l'année, le lauréat 2002 recevra 10 millions de couronnes suédoises (1,10 million d'euros).

La remise officielle du prix a traditionnellement lieu, le 10 décembre, jour anniversaire du décès, en 1896 à San Remo (Italie), du savant suédois Alfred Nobel qui avait institué les prix portant son nom dans un testament rédigé l'année précédente à Paris.

Avec AFP